

Les périodiques et la diffusion du conte québécois au XIX^e siècle

Aurélien Boivin

Volume 12, Number 1-2, avril 1976

Conte parlé conte écrit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036626ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036626ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boivin, A. (1976). Les périodiques et la diffusion du conte québécois au XIX^e siècle. *Études françaises*, 12(1-2), 91–102. <https://doi.org/10.7202/036626ar>

L es périodiques et la diffusion du conte québécois au XIX^e siècle

Aurélien Boivin

On a cru jusqu'à tout récemment que le conte littéraire, contrairement au conte oral, avait été peu pratiqué chez nous avant 1900. À en juger du moins par le nombre restreint de recueils édités au siècle dernier. Peu de chercheurs, il est vrai, se sont intéressés au genre. À l'exception de la courte bibliographie de John Hare ¹, on cherche en vain un inventaire du conte littéraire au XIX^e siècle. Cet inventaire a été entrepris récemment, à l'Université Laval, dans le cadre d'un projet de recherche qui recueille les matériaux d'un *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Dès le début de cette recherche, nous nous refusions à admettre que le conte littéraire de cette période avait été d'une pauvreté excessive, en comparaison du conte oral.

L'hypothèse était facile à formuler. Puisque plus des deux-tiers des romans québécois du XIX^e siècle avaient

1. John Hare. *Contes et nouvelles du Canada français, 1773-1859*. Tome I. Préface de David M. Hayne. Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1971. 192[1] p. Bibliog., p. 22-26. (Centre de recherche en civilisation canadienne-française).

d'abord paru en feuilleton dans les périodiques avant d'être édités en volume, nous pouvions supposer, en raison surtout des risques que comportait alors pour les éditeurs la publication d'une œuvre d'imagination, que les conteurs, comme les poètes et les romanciers, se contentaient, pour se faire imprimer, de publier dans les journaux et les revues. D'où, nous en étions convaincu, une production éparse, morcelée, éphémère que nous voulions recueillir en dépouillant les périodiques québécois depuis la parution de *la Gazette du commerce et littéraire pour la ville et le district de Montréal* en 1778 jusqu'à la fondation en 1900 du *Petit Journal* et du *Colon du Lac Saint-Jean*, sans oublier les revues littéraires dont la liste était inexistante.

Nous savions, pour en avoir consulté quelques-uns, la richesse de nos périodiques. Nous connaissions bien l'ouvrage de Beaulieu et Hamelin, *les Journaux du Québec de 1764 à 1964*². Nous ignorions toutefois ceux qui, à un moment ou à un autre, avaient privilégié le genre. Maintenant que nous avons terminé cette volumineuse bibliographie critique et analytique du conte littéraire québécois au XIX^e siècle, nous pourrions préciser le rôle de chacun. Une telle étude serait fastidieuse. Aussi nous contenterons-nous de quelques commentaires sur le rôle décevant joué par les quotidiens quant à la diffusion du genre, sur la pauvreté des hebdomadaires régionaux, l'apport non négligeable des feuilles éphémères et l'étonnante richesse du *Monde illustré*, de *l'Opinion publique*, de *la Patrie* et de *la Presse*, responsables à eux seuls de la publication de plus de la moitié des 1 150 contes, nouvelles et légendes que nous avons répertoriés. Nous parlerons enfin des revues littéraires.

Privés d'agences de nouvelles, les rédacteurs de journaux, en particulier de quotidiens au XIX^e siècle, avaient souvent

2. André Beaulieu et Jean Hamelin. *Les Journaux du Québec de 1764 à 1964*. Préface de Jean-Charles Bonenfant. Québec, Les Presses de l'université Laval; Paris, Librairie Armand Colin, 1965. xxvi, 329[1] p. (Les Cahiers de l'Institut d'histoire, 6). On consultera aussi *La Presse québécoise des origines à nos jours*. Tome premier 1764-1859. Québec, les Presses de l'université Laval, 1973. xi, 268 p.

recours aux feuilletons pour remplir leurs colonnes. Surtout pendant les longues saisons d'hiver, alors que les bateaux, en raison des glaces, ignoraient nos ports. Contrairement à ce que nous espérons, nous avons rapidement remarqué que nos quotidiens attachaient alors peu d'importance aux écrits des auteurs canadiens-français, préférant publier, la plupart du temps, des feuilletons étrangers, le plus souvent français. Quelques exemples sont particulièrement convaincants.

LES QUOTIDIENS

Fondée en 1826, *la Minerve* publie en 1835 quatre contes du Suisse français Aimé-Nicolas dit Napoléon Aubin³, récemment émigré au pays. Les conteurs comme les romanciers étaient certes peu nombreux à l'époque. C'est d'ailleurs cette même année que Pierre Boucher de Boucherville, le futur auteur de *Une de perdue, deux de trouvées*, fait paraître dans *l'Ami du peuple* « la Tour Trafalgar » et « Louise Chawinkisique », les deux premiers contes à porter la signature d'un écrivain canadien-français. Mais il faudra patienter jusqu'au 6 février 1855 avant de trouver un autre récit canadien dans ce journal montréalais. Il s'agit de « Louis-Olivier Gamache » de l'abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland. Quatre contes seulement paraîtront entre 1855 et la publication en 1883 d'un extrait des *Forestiers et voyageurs* de Joseph-Charles Taché. Par la suite, les lecteurs pourront y lire tout au plus une quinzaine de contes dont sept au moins ne sont pas inédits. Pourtant, du 9 septembre 1842 au 9 mars 1843 par exemple, *la Minerve* publie deux feuilletons d'Elie Berthet, « la Croix de l'affût » et « les Deux couronnes », un de Moliéri, « la Filleule de Jeanne Naples », « Partie remise » d'Auguste Delacroix, « Un non réprouvé » d'Henry Berthoud et « la Vallée du lys » dont l'auteur n'est pas révélé. Les quatre derniers mois de 1897 sont tout aussi révélateurs. Paraissent

3. Afin de ne pas multiplier les notes, nous renvoyons le lecteur à notre volume : *Le Conte littéraire québécois au XIX^e siècle. Essai de bibliographie critique et analytique*. Montréal, Fides, 1975. Il y trouvera les références complètes de chaque conte dans cet article.

sous la rubrique « la Vie littéraire », « Un sacrifice » de Joseph Legueu, « la Fleur de la morte » d'un auteur parisien, les « Lettres inédites » de Chateaubriand, des critiques sur des auteurs français, Adolphe Brisson, Hugues Le Roux, Zenaïde Fleuriot, Chateaubriand, René Bazin, Paul et Victor Marguerite, Jules Claretie, Ernest Legouvé, Barbey d'Aurevilly, A. de Lamotte et plusieurs articles sur le théâtre français. Aucun feuilleton québécois dans ces deux tranches prises au hasard ! La lutte menée par ce journal catholique contre l'Institut canadien a sans doute contraint bon nombre d'écrivains d'ici, membres de cet Institut, à publier dans d'autres journaux. Par la suite, les nombreuses difficultés financières ont gêné peut-être les collaborateurs.

Si *l'Événement* a joué un rôle important dans la politique québécoise au XIX^e siècle, ce journal ne semble guère accorder de l'importance à la littérature nationale. Fondé à Québec en 1867 par Hector Fabre, *l'Événement* publie son premier feuilleton québécois à la fin de l'année 1875. Il s'agit d'une longue nouvelle de Wenceslas-Eugène Dick, alors médecin à Château-Richer, intitulée « Une horrible aventure ». Seuls quelques écrivains de Québec ou de la région immédiate de la capitale y feront paraître des contes. En 1883, le journaliste Charles-Edmond Rouleau entame la publication de dix légendes, incorporées en 1901 à son recueil *Légendes canadiennes*. Il est imité par Gaston-P. Labat et Nazaire Levasseur qui y donnent, l'un en 1883 et 1884, l'autre en 1892 et 1894, respectivement trois et deux contes. En 1894, à l'occasion de Noël, comme c'est souvent la coutume dans les journaux de l'époque — et encore aujourd'hui — *l'Événement* offre à ses lecteurs « l'Homme dans la lune » du lévisien Louis Fréchette, conte que les abonnés de *la Presse* avaient pu lire un an auparavant. D'ailleurs, c'est dans les mêmes circonstances que Labat et Levasseur avaient publié leur premier conte. Et les trois seuls contes parus dans ce journal entre 1895 et 1897 précèdent ou suivent immédiatement cette grande fête. Soulignons que, à l'occasion de la semaine sainte de 1887, *l'Événement* reproduit *les Larmes du Christ* de Faucher de Saint-Maurice et, le 6 février 1894, à l'approche du

mardi-gras, les abonnés peuvent lire « le Mardi-gras de la mère Adrienne » de Levasseur.

Le Canadien, *le Journal de Québec*, *le Courrier du Canada*, *le Pays* sont des journaux dévoués à un parti politique et relèguent au second rang la littérature nationale. Les œuvres d'imagination en prose, à tout le moins. Le premier, fondé à Québec en 1806 par Pierre Bédard, donne un conte le 20 novembre 1839. C'est la première version littéraire du « Chien d'or » d'Auguste Soulard. Sporadiquement par la suite, jusqu'à sa disparition en 1889, paraîtront une vingtaine de contes, dont la plupart sont dus à la plume d'écrivains de Québec, Eugène L'Écuyer, Wenceslas-Eugène Dick, Georges Lemay, gendre du docteur Hubert Larue, et Charles-Arthur Gauvreau, député de Rimouski.

Quant au *Journal de Québec*, il privilégie nettement la poésie. Nous y avons recueilli quelques contes seulement, dont deux légendes en vers, « la Fiancée du marin » d'Octave Crémazie et « l'Iroquoise du lac Saint-Pierre » de Louis Fréchette, de même qu'une traduction du *New York Tablet*, « Un jour de noce », par le poète lévisien. Eugène L'Écuyer y donne « Esquisse de mœurs » en 1846 et, en 1863, Pamphile Lemay, un récit intitulé « l'Épreuve. Au coin du feu chez la mère Marichette », récit qu'il n'a pas jugé bon d'inclure dans ses *Contes vrais*. Porte-parole de la bourgeoisie bien-pensante (en lutte constante avec *l'Ordre*, organe des « démocrates religieux », *le Pays*, porte-parole des « démocrates-rouges » ou « libres-penseurs », *la Presse*, devenue plus tard *l'Union nationale*, feuilles des « démocrates dévots » ou *le Globe* de Toronto), *le Journal de Québec* a ignoré au cours de sa longue existence les premières tentatives en prose des auteurs canadiens-français. Ou bien les conteurs, comme les romanciers, ont-ils ignoré « cet organe modéré qui, en raison de ses positions religieuses de tout repos, comme l'affirment Beaulieu et Hamelin, fut fortement recommandé » ?

Ajoutons enfin que *le Courrier du Canada* n'a offert à ses lecteurs, en plus de quarante ans d'existence, qu'une dizaine de contes, dont deux légendes de l'abbé Casgrain, « les

Pionniers Canadiens » et « le Tableau de la Rivière Ouelle », en 1861, une nouvelle de Montpetit en 1870, « Quand les grenouilles auront des queues », et, en légende inédite de Joseph-Charles Taché, « la Légende du lac Caché ». Quant au *Pays*, le modéré successeur de *l'Avenir*, il a ouvert ses pages à l'écrivain français Henri-Émile Chevalier. Encore en était-il alors le rédacteur. Comme *le Journal de Québec*, *le Pays* a privilégié la poésie et l'essai sous la direction de Charles Daoust, Alphonse Lusignan et Auguste Achintre. C'est un journal dévoué avant tout au parti démocratique.

LES HEBDOMADAIRES RÉGIONAUX

Pas plus que les quotidiens de Québec ou de Montréal, les journaux régionaux, quotidiens ou hebdomadaires, n'ont privilégié la littérature nationale. Ils se contentent la plupart du temps de reproduire des feuilletons français et quelques récits ou contes canadiens parus antérieurement dans d'autres périodiques. Ainsi *le Protecteur du Saguenay*, fondé à Chicoutimi en 1896, donne à ses lecteurs, en octobre de la même année, « Jos Montferrand » de Benjamin Sulte, puis deux récits de Montpetit à la gloire des hommes forts, « Grenon » et « Napoléon Mathurin », deux extraits de son volume *Nos hommes forts*, publié en 1884. En 1897, paraît *la Jongleuse* de l'abbé Casgrain. L'année suivante, les lecteurs ont droit à la reprise de *la Chasse-galerie* d'Honoré Beaugrand; en 1898, à un récit de Françoise et, en 1899, à l'occasion de Noël, à « Un Murillo » de Louis Fréchette. À l'exception d'*Au pays des montagnes* de Françoise, ces contes avaient déjà connu plusieurs publications. Pas un seul conte écrit par un écrivain saguenéen!

Le Progrès du Saguenay, *le Progrès de Valleyfield*, *la Gazette de Sorel*, *la Concorde*, *le Courrier de Charlevoix*, *le Saint-Laurent* de Fraserville et combien d'autres encore dont il nous fallait tenir compte en dépit d'un contenu littéraire pauvre, nous permettent d'en arriver aux mêmes conclusions. Nous avons retrouvé quatre contes canadiens dans le journal saguenéen, le même nombre ou à peu près dans *le Progrès de*

Valleyfield et dans la *Gazette de Sorel*, les « Légendes canadiennes » de l'abbé Casgrain et *Trois légendes de mon pays* de Joseph-Charles Taché dans le *Saint-Laurent*, un seul dans la *Concorde* et dans le *Courrier de Charlevoix*. Et nous passons sous silence ceux qui ont complètement ignoré les conteurs canadiens. Le *Manitoba*, *l'Évangéline*, le *Courrier de l'Ouest*, *l'Union d'Ogdensburg* et la *Feuille d'érable* de New York ont accordé plus d'importance au conte que nombre de journaux québécois.

Le *Courrier de Saint-Hyacinthe*, fondé en 1853, *l'Union des Cantons de l'Est* et le *Défricheur* publiés à Arthabaska font cependant exception. Ce sont les rares journaux régionaux à privilégier les écrivains locaux. Charles Leclère, fils adoptif de Saint-Hyacinthe où son père occupe, depuis le 8 juillet 1840, un poste de magistrat, signe plusieurs contes dans l'hebdomadaire mascoutain, dont *l'Hermite* [sic] de la caverne des fées dès 1853. Il avait déjà collaboré à la *Revue canadienne* alors qu'il étudiait au Séminaire de Saint-Hyacinthe et à *l'Avenir* de Jean-Baptiste-Eric Dorion. Quelques années plus tard, il confie d'autres contes moralisateurs inédits à *l'Union des Cantons de l'Est* dont monseigneur Laflèche avait tracé le programme : « [...] travailler à la diffusion [...] des bons principes religieux, sociaux et politiques ». Ce journal reproduira également les « Légendes canadiennes » de l'abbé Casgrain et les premiers contes de Beaugrand parus en 1875 dans le *Courrier de Montréal*. Il collabore également au *Défricheur* de Dorion dont la collection complète est introuvable.

Certains autres journaux, rédigés par des écrivains, sont sensibles au genre. Rédacteur de *l'Ère nouvelle* de Trois-Rivières en 1854, Eugène L'Écuyer était particulièrement bien placé pour faire paraître quelques contes. Lorsqu'il fonde le *Courrier de Montréal* en 1875, Honoré Beaugrand livre cinq contes inédits à ses nouveaux abonnés. Henri-Émile Chevalier et Eraste d'Orsonnens feront de même à la *Patrie* en 1854 et 1856. Napoléon Legendre était assistant-rédacteur au *Journal de l'Instruction publique* en 1874-1875 au moment où il livre quelques contes moralisateurs qu'il réunit en

recueil en 1875 sous le titre *À mes enfants*. Et nous pourrions trouver bien d'autres exemples.

LES JOURNAUX ÉPHÉMÈRES

Ce sont toutefois les journaux éphémères, avant 1860, et même après, qui semblent les plus dévoués à la diffusion d'une littérature canadienne. Et le fait qu'ils accordent une large place à la création littéraire et, partant, au conte n'est pas étranger à leur rapide disparition. Car la plupart des tentatives destinées au XIX^e siècle, et même parfois au XX^e, à promouvoir une littérature nationale se sont soldées par des échecs. *Le Populaire*, *le Ménestrel*, *le Moniteur canadien*, *le Littérateur canadien*, *le Télégraphe*, *le Castor*, *l'Artisan*, *la Revue canadienne* ont tous encouragé les écrivains d'ici. N'est-ce pas dans ces journaux qu'ont été publiés la plupart des contes que James Huston a recueillis dans son *Répertoire national* en 1848, puis dans ses *Légendes canadiennes*, en 1853. Après 1850, *le Moniteur canadien*, *le Défricheur*, *le Courrier de Montréal*, *le Journal de Saint-Roch*, *l'Union libérale*, *le Nouvelliste* de Québec, *le Soir* et combien d'autres journaux à caractère littéraire ont eu une courte mais glorieuse existence. Du 24 avril au 31 août 1896, *le Soir*, par exemple, livre à ses abonnés une quinzaine de contes dont plusieurs de Louis Fréchette. Charles Leclère donne quelques contes au *Défricheur*, Charles Deguise y publie « le Cap au diable » et « Un homme mort ».

Et nous pourrions nous attarder davantage sur l'importance de ces journaux éphémères. Dommage que plusieurs bibliothèques détruisent ou se départissent de ces riches collections au profit du microfilm! Ce procédé moderne, sans doute très utile pour le rangement, est souvent désavantageux pour les chercheurs. Préparés dans le but de la commercialisation, plusieurs microfilms sont illisibles. Certes les journaux du siècle passé n'ont pas cette qualité d'impression et de mise en page qui caractérisent ceux d'aujourd'hui. L'industrie du papier et l'imprimerie ont fait des progrès remarquables. Il suffit pour s'en convaincre de comparer les microfilms du

Canadien ou de *la Minerve* à ceux du *Devoir* ou de *la Presse*. Nous avons toujours préféré le dépouillement d'un journal en feuilles au visionnement d'un microfilm. Mieux vaut endurer un mal de lèvres qu'un mal d'yeux!!!

QUATRE TENTATIVES HEUREUSES

Quatre journaux montréalais, hebdomadaires et quotidiens, ont publié à eux seuls plus de la moitié des 1150 contes, nouvelles et légendes que nous avons répertoriés. Il s'agit de *l'Opinion publique* et de son successeur *le Monde illustré*, de *la Patrie* et de *la Presse*.

Les deux premiers semblent avoir mis en pratique le mot d'ordre lancé par Paul Stevens dans *l'Artiste* en 1860, puis, l'année suivante, par les fondateurs des *Soirées canadiennes*. Sans doute plus sensibles aux cris d'alarme des critiques et des écrivains eux-mêmes, les propriétaires de ces deux hebdomadaires ouvrent leurs pages aux jeunes écrivains canadiens. Bon nombre d'entre eux en sont à leurs premières tentatives et... à leurs premiers contes : dans *l'Opinion publique*, Louis Fréchette, Eugène Dick, André-Napoléon Montpetit, Alphonse Gagnon, Joseph-Guillaume Bourget, l'abbé Napoléon Caron, Jean-Baptiste Caouette, Mme Dandurand et même Octave Crémazie sont de ceux-là. Faucher de Saint-Maurice y publie en feuilleton dès 1871 son recueil *À la brunante*. Régis Roy, Édouard-Zotique Massicotte, Mathias Filion, Firmin Picard ont signé dans *le Monde illustré* une vingtaine de contes chacun. Dans sa chronique hebdomadaire intitulée « les Carnets du Monde illustré », Amédée Denault démontre l'intérêt du journal à l'égard des écrits des auteurs canadiens. Celui qui se cache sous le pseudonyme de Jules Saint-Elme invite les jeunes écrivains à travailler à l'essor de la littérature canadienne et à faire parvenir leurs textes à la direction du *Monde illustré*. D'une semaine à l'autre, il multiplie les conseils, exige de la part de l'un ou de l'autre, des corrections quant au fond ou à la forme. C'est ainsi que les abonnés du *Monde illustré* ont pu lire plusieurs morceaux littéraires et plus particulièrement des contes, nouvelles et légendes. Le colla-

borateur le plus prestigieux est sans contredit Louis Fréchette qui, en 1898, y publie vingt-six contes. Plusieurs avaient cependant connu la diffusion grâce à *la Presse* et à *la Patrie*.

Ces deux quotidiens ont un contenu littéraire plus riche que ceux dont nous avons déjà parlé et ils ont aidé plusieurs conteurs. Fondée par Honoré Beaugrand en 1879, *la Patrie* a pu compter sur la collaboration d'écrivains talentueux. Outre Beaugrand lui-même qui y donne dès 1879, un récit « Anita. Souvenirs de la campagne du Mexique » et le contenu intégral de son recueil *la Chasse-galerie et autres contes*, en 1891 et 1892, Robertine Barry, mieux connue sous le nom de Françoise, y livre la grande majorité de ses contes publiés sous le titre *Fleurs champêtres*, en 1895, et madame Raoul Dandurand s'y révèle un auteur prolifique, au même titre qu'Alphonse Lusignan et Wilfrid Larose. Louis Fréchette y fait paraître, souvent à l'occasion de Noël, une vingtaine de contes entre 1891 et 1900, dont quelques-uns sont alors inédits. Les autres étaient déjà connus des abonnés de *la Presse*. Bon nombre de ces contes devaient figurer dans son recueil *Masques et fantômes* qu'il devait publier chez Beauchemin. Peut-être les éditeurs ont-ils renoncé au projet parce que Fréchette en avait déjà livré le contenu aux lecteurs de *la Presse*.

La Patrie est un des journaux les plus riches au xx^e siècle quant à la diffusion du conte. Ce quotidien continuera en effet à privilégier le genre. Entre 1902 et 1915 environ, plusieurs concours de contes sont ouverts aux écrivains et remportent un succès éclatant. Les textes primés ont l'honneur de la publication dans le journal, à l'occasion de Noël. Madame Huguenin, mieux connue sous le nom de Madeleine, Madame Romuald Saint-Jacques, Justa Leclerc, Georgiana Lefebvre, Alice Normand, Louis-Joseph Doucet, Sylva Clapin sont les plus prolifiques. Combien d'autres auteurs tant masculins que féminins, la plupart empruntant des pseudonymes, y ont publié des contes. Un peu plus tard, entre 1940 et 1960, *la Patrie* peut compter sur la collaboration prestigieuse des Rex Desmarchais, Albert Laberge, Rodolphe Girard, Yves Thériault et Roch Carrier, des conteurs productifs.

Quant à *la Presse*, outre Fréchette en 1892, André-Napoléon Montpetit, Louvigny de Montigny, Gustave Drolet, et combien d'autres y ont donné des contes.

LES REVUES À CARACTÈRE LITTÉRAIRE

Il nous est certes plus difficiles de tirer des conclusions quant à la diffusion du conte dans les revues au XIX^e siècle. De caractère souvent littéraire, ces revues pouvaient d'une livraison à l'autre livrer quelques contes à leurs lecteurs. Les plus riches sont avant 1860, *la Ruche littéraire*, dirigée par Henri-Émile Chevalier, et les quelques albums littéraires publiés par *la Revue canadienne*, *la Minerve* et *le Canadien*. Ce n'est toutefois qu'avec la fondation des *Soirées canadiennes* que les revues à caractère littéraire se multiplient chez nous. Dès la première livraison des *Soirées*, Joseph-Charles Taché y donne ses « Trois légendes de mon pays » et l'abbé Casgrain, « la Jongleuse ». Une dispute au sein de la direction oppose Taché à Gérin-Lajoie qui voudrait accorder la préséance aux littéraires français. Taché poursuit alors seul la publication des *Soirées* et livre à ses lecteurs « Forestiers et voyageurs », en 1863. Né à la suite de cette querelle, *le Foyer canadien* publie quelques chapitres des *Anciens Canadiens* et les deux romans de Gérin-Lajoie de même qu'« Un naufrage dans le golfe » du docteur Hubert Larue.

D'autres revues s'intéressent à la diffusion d'une littérature nationale. *L'Écho du cabinet de lecture paroissial* compte sur la collaboration d'un conteur de talent, le belge Paul Stevens, qui, en 1867, réunit sa production en recueil sous le titre *Contes populaires*. Il nous faut encore souligner le rôle important de *la Revue canadienne* qui donne à ses lecteurs une quarantaine de contes dont quelques-uns de Fréchette, Lemay, Faucher de Saint-Maurice, Leclère, Deguise, Ducharme, Fabre. Et le rôle non moins important du *Foyer domestique*, de *l'Album des familles* et de *la Lyre d'or* d'Ottawa, des *Nouvelles soirées canadiennes*, du *Recueil littéraire*, du *Glaneur*, de *l'Écho des jeunes*, de *la Kermesse* et du *Samedi*. Comment ignorer *Canada-revue* d'Aristide Filia-

trault. C'est dans cette revue consacrée à la musique, aux Beaux-arts et à la littérature que Fréchette publie, en 1891-1892, ses « Originaux et détraqués » et quelques autres contes. Et comment taire la tentative infructueuse de Joseph-Demers Chartrand qui fonde en 1895 *la Revue nationale*. Plusieurs littérateurs de talent y collaborent : Pamphile Lemay, Faucher de Saint-Maurice, Napoléon Legendre, Adolphe Poisson, Rémi Tremblay, André-Napoléon Montpetit, Hermine Lanctôt, Pierre Bédard. Toutefois comme les autres revues dévouées à la création littéraire, *la Revue nationale* disparaît dès l'année suivante, après un noble effort : la publication d'une vingtaine de contes et d'un roman autobiographique inédit de Joseph Marmette, « À travers la vie ».

Il reste bien des choses à dire, bien des découvertes à faire dans les périodiques québécois publiés au siècle dernier. Nous avons tenté d'en montrer l'étonnante richesse. Encore nous sommes-nous limité au conte littéraire. Sœur Jeanne d'Arc Lortie les a dépouillés en mettant l'accent sur les poèmes épars. Les conclusions sont encore plus étonnantes. Ignorés jusqu'ici dans l'histoire littéraire et culturelle du Québec, nos périodiques attendent encore un dépouillement systématique. L'heure est venue que les universités québécoises s'unissent pour entreprendre un tel dépouillement. Peut-être aurons-nous alors les instruments indispensables à la connaissance de notre passé littéraire : bibliographies, monographies de chaque périodique, de chaque société littéraire et de chaque écrivain.